

«La temporalité de la mode est celle de la catastrophe permanente»

Philosophie et Fashion Week
Interview du philosophe Francesco Masci à l'occasion de la parution de «Hors Mode», essai provocateur où il fait l'apologie de la mode.

Ce mardi 3 septembre, la Fashion Week de Paris s'achève, mettant un terme, après New York, Londres et Milan, au bal du stylisme mondial. Le philosophe Francesco Masci ne s'intéresse que modérément aux détails des défilés. Son dernier texte, «Hors mode», se saisit de ce cérémonial globalisé pour éclairer une modernité qu'il décompose avec une certaine noirceur - de «Superstitions» en 2005 au «Traité anti-sentimental» de 2018, en passant par «Entertainment!» en 2011. Dans une société très affaiblie dans sa dimension politique, subjuguée par une culture qui l'alimente en espoirs fictifs et dominée par le règne de la technique, la mode et son chaos d'euphorie nihiliste lui permettent, une fois de plus, de jeter une lumière crue sur le monde contemporain.

Pourquoi vous être orienté sur la mode?

Son versant sociologique ne m'intéresse pas tellement. Mais elle me permettait un point d'observation qui est à l'intérieur de la modernité - elle en fait éminemment partie par sa logique de nouveauté, de changement perpétuel - mais aussi séparé d'elle; la mode entretient en effet un rapport au temps très particulier qui lui est spécifique. Alors que la modernité fonctionne par une négation constante du monde en appelant de ses vœux un monde meilleur, dans la mode, il n'y a aucune trace de cette promesse. Tout ce qui arrive dans la mode est inattendu - et tout de suite démodé. Les modes ne se suivent jamais de manière causale, c'est pourquoi il est quasiment impossible d'en retracer l'histoire. Elle ne suit pas les lois de la logique classique. Sa temporalité est celle de la catastrophe permanente, d'une affirmation du néant.

La mode vit dans des capsules de pur présent?

Kojève a raconté comment la bourgeoisie, critique de l'aristocratie, classe révolutionnaire par excellence et donc maîtresse du futur, s'est retrouvée prisonnière du présent lors de l'avènement du prolétariat au milieu du XIX^e siècle. Sans plus de maîtrise du futur et sans recours au passé, contrairement à l'aristocratie, elle se retrouve prisonnière d'un présent absolu. La mode telle que nous la connaissons, sorte de successions de présents absolus, naît précisément à cette période où la bourgeoisie se retrouve coincée dans un présent absolu...

Pour vous, la mode est à dissocier de la culture?

Elle est en tout cas imperméable à ce que j'appelle la culture absolue, constituée par l'art mais plus généralement par la production d'images, de fictions qui constituent le sujet.



Francesco Masci
Philosophe

Même si elle aussi se fait désormais contaminer par des formes pseudo-politiques le plus souvent avec une coloration morale, par la superstition du contenu, la volonté d'envoyer un message. Auparavant, elle était totalement étrangère à ces préoccupations, il y avait une sorte de jouissance du négatif. La mode apparaissait et on savait qu'elle était destinée à s'évanouir, sans susciter d'expectatives. Après, il ne faut pas oublier que la mode est aussi une industrie, liée à une économie marchande. Les attentes de caractère moral ou parapolitique sont paradoxalement réintroduites par le biais de la publicité.

Vous prophétisez d'ailleurs sa fin, du moins sous sa forme historique?

Les réseaux sociaux, entre autres, changent la donne. La mode était l'occasion d'agrégations et d'identifications éphémères, un outil important pour la médiation entre l'individu et un groupe social. Une relation d'ailleurs paradoxale: on se sert de la mode pour se distinguer des autres, mais on finit inévitablement dans le même mouvement par ressembler aux autres. Avec les réseaux sociaux, il ne subsiste souvent plus qu'une relation commerciale et consumériste à sa propre image.

Les images prennent tout le pouvoir?

Oui, mais désormais à travers un retour du réel assez inattendu, un réel fictif qui ne s'assume pas en tant que tel. Un paradoxe qui va être difficile à résoudre pour la modernité: les images veulent faire «vrai» désormais, elles semblent se désintéresser de la promesse d'un monde meilleur. Il y a un retour obsessionnel au vrai, par exemple à la vérité des sentiments ou du vivant. Mais il s'agit d'une ruse rhétorique, car les sentiments et le vivant dont on se revendique font aussi partie d'un processus qui est entièrement fictif. Ce retour au «réel» va provoquer le résultat opposé à celui escompté: accélérer la prise de pouvoir de la technique, particulièrement en ce qui concerne la fabrication du sujet.

On est dans «Matrix», là?

C'est pire encore. Le monde de la lutte, celui qui était censé être derrière la représentation, s'est complètement évanoui. **Boris Senff**

«Hors mode»,
Francesco Masci,
Éd. Allia, 96 p.